



Gamma

PAGE 12 TRIOMPHAL

Rentrée brillante au Zénith de Paris de Daho, le gentil Breton de Nancy qui habite Londres: une nouvelle fois ses chansons ont séduit un public jeune qui s'est éclaté pendant plus d'un mois.

Daho en tête à tête

Le charme du quotidien



□ ÉTIENNE DAHO

A2-a

Des textes soft, des puzzles de mots pour cerner les états d'être.

Une rentrée triomphale au Zénith parisien pour le chanteur, puis un parcours musical sans faute à travers la province

«Le problème de Daho, c'est que le mec est bien. Il est charmant, intelligent, on ne peut pas lui en vouloir.» A ma gauche, François Zharbi, poids lourd de Boucheries Production, le must du mouvement rock alternatif

PARIS

Jean ELLGASS

français. A ma droite, Etienne Daho, chanteur de charmes avoués, «poper» sibyllin, auteur de chansons douces pour âmes câlines... Le premier ne pensait faire qu'une bouchée du second dans le dernier numéro de *Rock & Folk*. Mais le combat n'a pas eu lieu: Zharbi-Daho ex aequo. Le Breton de Nancy esquivé, une fois de plus la critique. Il en a l'habitude.

«Le succès entraîne toujours la mauvaise humeur des gens: tu en as, donc t'es suspect. Les critiques ne peuvent pas encenser le premier album, puis le second, ça ferait louche...». La voix évanescence devient carrément hostile: «On me reproche d'avoir un public jeune. Mais avoir entre 15 et 30 ans, c'est génial! Depuis le 20 janvier, ils sont là tous les soirs à s'éclater. Et pour moi, le fait qu'ils soient jeunes est un très bon signe, car ils sont plus sensibles, plus ouverts... Que les aigris aillent se faire f...!». Le temps de laisser passer les anges et Daho retrouve ses

airs de gentil garçon charmeur: «L'accueil de *Pour nos vies martiennes* me surprend. C'est celui que je préfère, mais à travers cet album, je rejoins un peu mon premier disque. C'est la version mûrie de *Mythomane*, que j'avais enregistrée avec une partie des anciens musiciens du Marquis de Sade. Il est plus difficile d'accès, moins séducteur que *Pop Satori* (1986). Si je l'avais fait à mes débuts, il n'aurait pas marché. On dit toujours qu'il faut dix ans pour faire un premier album et six mois le second...»

Petite et grande Bretagne

Dans moins de quatre heures, il montera pour la dernière fois sur la scène du Zénith, archicomble comme lors des 6 soirées précédentes. Mis à part quelques fauteuils et un grand miroir, la loge est vide, sans âme: «Je ne suis pas chez moi ici, et je ne tiens pas à marquer ma présence. J'arrive tous les jours comme au premier soir, je garde intacte la même stimulation». Son chez-lui, Daho l'a trouvé en Angleterre: «J'habite depuis plusieurs années à Londres. C'est là que je me ressource, que j'éprouve du plaisir, que je fais la fête, que je drague (sourire). Il y a la petite et la grande Bretagne: je me sens plus proche de la grande, ils ont cette même réserve, ce même flegme que les Bretons. Mais j'y suis anonyme: il faut pouvoir se ménager des zones de normalités quand on est célèbre.»

Paradoxe: passionné fou des sixties et du Velvet Underground (une période qu'il a découverte tardivement, alors qu'il vivait les excès de la punkitude), le Breton devient pourtant, dès ses premières scènes à Nancy, à la fin des années septante, la référence d'une pop soft aux textes allusifs, aux musiques très soignées et très ciblées: «Mor but est de faire planer. Je n'emploie pas un discours léniifiant du style «tralala, tout va bien», simplement je crée un complément agréable à une vie plutôt dure.» En 1988, il redécouvre l'instrumentation acoustique avec *Pour nos vies martiennes*: «J'ai abandonné les machines par lassitude. Par rigueur aussi: je ne voulais pas reproduire *Pop Satori*».

Couramment, les critiques lui reprochent de ne pas accorder plus d'importance à la voix, qui se perd — ou se confond — dans les musiques: «Je travaille sur la cohérence entre ces deux éléments. Je m'empêche d'écrire pendant des mois pour que cela mûrisse, puis j'écris un texte cinq minutes avant d'enregistrer les instruments. Pour moi, il s'agit d'un tout. J'idéalise le banal: je suis un type qui ne rêve que d'histoires d'amour géniales, de vies géniales».

J. E.

□ Lausanne. Halle des Fêtes de Beauieu. Mercredi 15 mars (20 h.)